

Perspectives : les libertés d'une statuette **Oscar, Oscar, dis-moi qui est le meilleur**

Yves Picard

Volume 10, numéro 4, juin-août 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34114ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Picard, Y. (1991). Perspectives : les libertés d'une statuette : Oscar, Oscar, dis-moi qui est le meilleur. *Ciné-Bulles*, 10(4), 26–28.

Oscar, Oscar, dis-moi qui est le meilleur

par Yves Picard

Oscar du meilleur film de
l'année depuis 1980 :

1980 (Paramount)
Ordinary People
Robert Redford

1981 (Warner Bros)
Chariots of Fire
Hugh Hudson

1982 (Columbia)
Ghandi
Richard Attenborough

1983 (Paramount)
Terms of Endearment
James L. Brooks

1984 (Orion)
Amadeus
Milos Forman

1985 (Universal)
Out of Africa
Sidney Pollack

1986 (Orion)
Platoon
Oliver Stone

1987 (Columbia)
The Last Emperor
Bernardo Bertolucci

1988 (M.G.M./U.A.)
Rain Man
Barry Levinson

1989 (Universal)
Born on the Fourth of July
Oliver Stone

1990 (Warner Bros)
Driving Miss Daisy
Bruce Beresford

1991 (Orion)
Dances with Wolves
Kevin Costner

tous-les-oeufs-ne-doivent-pas-tomber-dans-la-même-poche. **Ghost** est ainsi éliminé de la course dès le premier tour de liste.

Spielberg et Lucas, longtemps les champions incontestés aux guichets, ont plus d'une fois goûté à cette règle non écrite. L'Academy envoie même annuellement un message au public à cet égard. Elle décerne des Oscars moins vedettarisés, des Oscars techniques, aux champions du guichet, suivant ce qui lui apparaît être la raison de ce succès. Ainsi Spielberg et Lucas ont été couronnés, par techniciens interposés, pour les effets visuels et sonores de leurs films. On comprend le sous-entendu. Et **Ghost** pour son scénario original. Le message est clair pour qui veut l'entendre. L'Academy n'ignore pas les champions, elle s'en détourne.

Raison empirique

L'Academy possède un deuxième critère non écrit : un film oscarisable, c'est un film de plus de 120 minutes, un film long, un film qui rappelle au public américain (et étranger) que les Américains demeurent les maîtres du cinéma-spectacle, celui qui en donne pour son argent, même en durée. Cela est vrai depuis **Ben-Hur** jusqu'à **Born on the Fourth of July**. Implicitement, l'Academy reconnaît par là qu'un film qui soutient le rythme et l'intérêt pendant plus de 120 minutes mérite plus d'éloges que celui qui se contente de faire deux ou trois petits tours en 100 minutes. Les membres votants sont des praticiens hollywoodiens aguerris. Ils savent que reconduire une recette éprouvée en trois actes et en trois pivots (voir les manuels de Syd Field), ne mérite pas leurs applaudissements. C'est trop facile, trop prévisible, trop court pour être convaincant. **Awakenings** est donc éliminé.

Raison idéologique

Les membres de l'Academy retiennent un troisième critère, également non écrit : la pensée libérale, le coeur à gauche. Les Républicains ont beau avoir élu domicile à Washington, il reste qu'à Hollywood, ce sont les Démocrates qui ont la faveur. L'Academy est réformiste ou progressiste. On se souvient de Lincoln et on s'en inspire. Les membres de l'Academy apprécient les films qui élèvent l'âme (américaine). Ils élisent les films qui se font les chantres de la tolérance (**Rain Man**), de la compassion (**Terms of Endearment**) ou de la mauvaise conscience (**Platoon**). Ils sont esthétiquement conservateurs et idéologiquement progressistes.

La soirée annuelle de la remise des Oscars a donné lieu, comme d'habitude, à un déluge de supputations, de paris et de potinages en tous genres. C'est là une enflure médiatique d'autant plus disproportionnée qu'elle tourne annuellement à vide. L'Oscar du meilleur film de l'année récompense un film distribué durant l'année par un *major*, une des huit compagnies hollywoodiennes de distribution. C'est ce qui explique avant tout la mise en nomination exceptionnelle du film de Bertolucci, **Last Emperor**, il y a trois ans. Sauf cas rarissimes, cela revient donc à dire que cette statuette, et l'aura qui l'accompagne, sont accordés au meilleur film AMÉRICAIN de l'année.

Ceci dit, est-on même persuadé qu'il s'agisse vraiment du meilleur film américain de l'année ? Chacun choisit son film préféré à partir de critères qui lui sont propres et l'Academy of Motion Picture Arts & Sciences ne fait certainement pas exception à la règle. Cette année l'Academy a choisi entre **Ghost**, **Awakenings**, **The Godfather III**, **Goodfellas** et **Dances With Wolves**, suivant des critères qui n'ont rien à voir avec les jeux de hasard ou l'astrologie. Les raisons qui expliquent simplement et logiquement les sélections de l'Academy ne sont pas mystérieuses. Le choix du film de Kevin Costner était même prévisible, depuis l'automne dernier, pour peu que l'on se donne la peine d'analyser la logique de l'Academy dont les membres votent autant par élimination que par préférence.

Raison pragmatique

Puisque l'Oscar du meilleur film (américain) de l'année engendre des revenus supplémentaires, dit-on, de 50 millions de dollars américains, un film qui a déjà été un champion du *box-office* a suffisamment généré de profits pour qu'il soit inutile de vouloir en rajouter. C'est ce que l'on pourrait appeler la règle du



Dances With Wolves

L'Academy a beau s'enorgueillir d'avoir été représentée longtemps par Charlton Heston ou d'avoir donné aux Américains un président (faut-il le nommer ?), il demeure que ce sont plutôt les Lemmon, Redford et Hoffman, les Streep, Field et Spacek qui se retrouvent d'année en année en nomination, avec des films progressistes. Ce sont ceux qui prennent la parole qui sont récompensés. Stallone et cie sont des figurants ce soir-là. Le film de Kevin Costner, ce western pro-indien qui pousse le souci du respect de l'autre jusqu'à lui permettre de s'exprimer dans sa langue tout le long du film, a ici une longueur d'avance.

Mais ce serait se méprendre que de croire que les deux films de gangsters encore en lice ne peuvent revendiquer une part de la mauvaïse conscience américaine. En filmant l'autre Amérique contemporaine, ils montrent l'envers du mythe du succès, l'individualisme dévoyé, celui qui n'est pas utile à la collectivité. La lutte fratricide s'est engagée entre les deux films **The Godfather III** et **Goodfellas** ; Coppola a perdu le duel. La raison ? Il n'a pas osé actualiser la saga des Corleone, en plus d'avoir déjà été récompensé deux fois. Au lieu de confronter la mafia italienne à la nouvelle concurrence criminelle contemporaine qui émerge des ghettos noirs, hispaniques ou asiatiques des grandes villes américaines, — il y a là tout un film à faire... —, Coppola s'est contenté d'associer mafia et Vatican, de jouer l'envers et l'endroit de l'italianité, au lieu de camper l'américanité. Coppola a, ce faisant, de lui-même, éliminé son **The Godfather III**.

Scorsese, au contraire, avec son **Goodfellas**, a choisi d'allier le film de gangster à la chronique d'un milieu

social. Il a opté pour un retour à son univers personnel de départ, celui de **Mean Streets**, servi par une assurance et une maîtrise stylistique qu'il ne pouvait avoir alors et qu'il s'est fait fort d'afficher tout le long du film ; il a voulu tourner le dos à son schéma christique de la rédemption par la souffrance et il a gagné son pari. Il compte, désormais, à Hollywood aussi, pour un des grands, puisqu'en outre le film fait ses marques aux guichets.

Raison stratégique

Ne restaient donc à ce stade que deux concurrents, **Goodfellas** et **Dances With Wolves**, deux films qui n'ont pas été des champions du *box-office*, deux films de plus de 120 minutes, et deux films qui critiquent, différemment, sans les dénoncer, les États-Unis : le premier en montrant la face nocturne et criminelle, l'autre, la face diurne et guerrière. Un film pro-gangster et un film pro-indien.

L'Academy a alors appliqué un quatrième critère non écrit, encore plus secret : entre un jeune poulain (Kevin Costner en était à sa première réalisation) et le vieux routier (Martin Scorsese a plus de 10 longs métrages de fiction à son actif), elle opte pour un coup de pouce au premier. Quitte à récompenser le second, en temps opportun, pour l'ensemble de son œuvre (une formule qui masque mal le malaise). Ainsi en a-t-il été des Chaplin, Huston, Hitchcock et Welles.

L'Academy préfère, par le biais de l'Oscar, féliciter des jeunes réalisateurs, parce qu'elle sait que ceux-ci vont lui en être reconnaissants. Les grands, elle

Perspectives : les libertés d'une statuette

D'après le *Variety* du 4 février 1991, compte tenu de son succès, la sortie de *Dances with Wolves* en vidéocassette est retardée au début de l'automne prochain. Deux versions seront mises en circulation, l'une de trois heures, l'autre de quatre heures comprenant une entrevue avec Kevin Costner et un *making of*... Cette dernière version utilisera la technique du *letterbox* qui permet la projection en *panavision*.

préfère les faire attendre, parce qu'elle les voit comme étant doublement offensants : non seulement leurs films affichent-ils souvent une maîtrise confondante, mais, en plus, ces cinéastes seraient sans doute moins émus par l'Oscar, moins surpris... Scorsese a atteint une maturité professionnelle certaine et est devenu pour les critiques, les réalisateurs et le public, un des grands cinéastes américains... *Goodfellas* est donc rejeté.

Ne reste en conséquence qu'un seul film qui réponde positivement à tous les critères non écrits et non admis : *Dances With Wolves*, le film pro-indien de plus de deux heures, qui connaît déjà un bon succès d'estime. Mais quel facteur a joué spécifiquement en faveur de ce film ?

L'Academy, en votant pour Kevin Costner, a voté pour elle-même. Kevin Costner a assumé la production, la scénarisation, la réalisation et l'interprétation masculine principale de son film. On imagine aisément les luttes, les tractations et les concessions qui ont eu cours dans les salles de conférences autour du projet, projet d'autant plus suicidaire qu'il s'agissait d'un western, un genre en désuétude depuis les *space operas* lucasiens. Et pourtant, le film s'est fait, et même plutôt bien. N'est-ce pas là LE rêve de tout membre votant de l'Academy ? Le rêve de tout artisan, hollywoodien ou autre, qui doit quotidiennement mener une lutte de pouvoir similaire pour la liberté créatrice qu'il revendique, même à une moindre échelle, face aux contraintes multiples qui lui sont imposées par les producteurs ? Les membres de l'Academy n'ont peut-être pas lu les ouvrages de Crozier et Friedberg sur la stratégie de l'acteur (au sens sociologique) ; ils ne savent peut-être pas que la stratégie d'un acteur consiste à chercher à accroître sa marge de manœuvre en fonction des possibilités qui lui sont offertes et de l'attitude de ses vis-à-vis, mais ils en vivent quotidiennement les affres. Et ils votent une fois l'an, en n'oubliant pas les 364 autres jours de l'année.

Je ne les ai pas vus se lever, tous et toutes, pour applaudir Kevin Costner lorsqu'il est monté sur l'estrade recevoir la statuette ; j'étais déjà couché. Le vote pour moi était entendu depuis longtemps, logiquement. Cependant, je devine qu'intérieurement ils l'ont remercié autant, sinon plus qu'ils l'ont applaudi. Ils se donnaient un modèle de réussite dans la liberté. Oh relative, bien sûr, le film n'est pas singulier, on le voit venir avec ses gros sabots westerniens. En couronnant *Dances With Wolves*, c'est une marge de liberté créatrice individuelle,



The Doors

valable pour un an, qu'ils se sont offerte. Une sorte de crédit à la création cinématographique en pays de cinéma de conventions. D'autant plus opportune que, la Guerre du Golfe étant terminée et, surtout, gagnée, les producteurs ont sans doute déjà commencé à imposer leurs sujets militaristes.

En prévision de la cérémonie de l'an prochain, il faut chercher un film qui connaît un succès d'estime plutôt qu'un succès public, un film qui dure plus de 120 minutes, un film qui préfère un sujet à tendances sociales à la recette éprouvée, un film produit, écrit, réalisé et interprété par une jeune star. Ce film doit prendre l'affiche à l'automne et, conséquemment, ne pas avoir terminé ses six mois d'espérance de vie cinématographique sur les écrans lorsque les Oscars seront décernés ; puisque c'est là le cinquième critère non écrit, *The Doors* est donc déjà disqualifié aux Oscars de l'an prochain. Il n'y aura sans doute qu'un seul film, une fois utilisée la technique de l'élimination, qui réponde à toutes ces conditions. Lors de la remise des Oscars de l'an prochain, au lieu d'attendre de voir vos prédictions confirmées, vous pourrez vous coucher tôt ou aller voir le « meilleur » film ce soir-là, avant la cohue qu'entraîne l'Oscar. ■